



MME ANNE HARTLEY GILBERT.

Cette fameuse actrice américaine vient de célébrer le quatre-vingt-neufième anniversaire de sa naissance. Quoique née en Angleterre, Mme Gilbert a vécu à long temps dans les Etats-Unis qu'elle peut les considérer comme son pays.

TEMPERATURE Du 13 novembre 1901.

Table with weather data for various locations including Washington, D.C., and New Orleans.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 13 novembre. Indications pour la Louisiane. Temps orageux jeudi; beau vendredi; vents légers du nord au nord-est.

L'incident Stanley au Conseil.



M. LOUIS COULEAU.

Si nous revenons sur ce qu'il est possible d'appeler l'incident Stanley au Conseil, incident que nous avons raconté dans notre rendu-compte de la dernière séance du Conseil et commenté ailleurs, c'est pour approuver la volée de bois vert que M. Couleau a dû infliger au conseiller du huitième arrondissement dont le langage avait été par trop déplacé, inconvenant quand il vota contre l'expulsion de M. McMahon.

gondage les font franchir ces bornes. Que M. Stanley, dont l'éducation laisse à désirer, ait des façons vulgaires, grotesques même, nul ne lui en tiendra trop rigueur; on est ce que l'on est; et, dame! si les circonstances l'ont fait naître et vivre dans une humble, plutôt que sur les marches d'un trône, ne nous étonnons pas qu'il ne se gante pas pour assister aux séances de l'Assemblée à laquelle il a l'honneur d'appartenir; mais condamnons un détestable habitude, comme le lui a reproché M. Couleau avec raison, de se présenter le plus souvent dans l'enceinte parlementaire dans un état de

Si nous revenons sur ce qu'il est possible d'appeler l'incident Stanley au Conseil, incident que nous avons raconté dans notre rendu-compte de la dernière séance du Conseil et commenté ailleurs, c'est pour approuver la volée de bois vert que M. Couleau a dû infliger au conseiller du huitième arrondissement dont le langage avait été par trop déplacé, inconvenant quand il vota contre l'expulsion de M. McMahon. La patience, la longanimité ont des bornes, et c'est tant pis pour ceux qui par leur dévergondage les font franchir ces bornes.

LA VIE ET LA MORT

A propos de l'électrocution de Osgood, rappelons quelques souvenirs au sujet d'exécutions capitales autour desquelles il s'est fait grand bruit et qui, toutes, ont leurs légendes.

Electrocution: mot anglais qui sonne bizarrement à nos oreilles, comme un mot trop savant pour la chose horrible et simple qu'est l'exécution d'un condamné. La science, mise ainsi au service de la vindicte publique, et cette association passagère, traduite par un mot savant, constitue à nos yeux une sorte de profanation. La science est faite pour élever l'humanité, pour découvrir les mystères de la nature, et non pour tuer.

Rile tue, il est vrai. Elle fait même beaucoup de victimes; mais c'est le fait de notre imprudence et non sa faute. Elle aurait, ce nous semble, un tout autre rôle à remplir, celui de nous dire ce qu'est la vie, ce qu'est la mort:

On entre, on orie, Et c'est la vie. On orie, on sort, Et c'est la mort.

Cette explication charmante en quatre petits vers ne dit rien de tout, et le problème reste le même: est-on mort quand cessent les manifestations de la vie?

Pour les matérialistes, le problème est très simple: l'âme n'est qu'une expression traduisant l'union de la pensée et de la vie. Quand la vie nous quitte, l'âme s'en va avec elle, et tout est dit.

Pour nous qui croyons à l'immortalité de l'âme et à son immortalité, le problème est tout autre. La séparation de l'âme est-elle une œuvre brusque, soudaine, succédant immédiatement au dernier souffle, au dernier battement du cœur? La nature ne fait rien de brusque, et l'on peut se demander si la pensée consciente ne subsiste pas un instant dans ce corps qui a cessé de donner les manifestations de la vie, surtout quand la cause de la mort est survenue brusquement en pleine force, en pleine santé, comme chez les suppliciés.

Pour beaucoup de savants, le problème est mixte. Sans cesse dire spiritualistes, ils se demandent s'il n'y a pas une survie quelconque et une pensée consciente chez les suppliciés, au moins pendant un instant?

Villiers de l'Isle Adam n'a-t-il pas raconté quelque part l'histoire du grand Velppeau allant voir La Pommeraye, dans sa prison, avant son exécution.

—Vous êtes, lui aurait dit Velppeau, un homme de haute culture. Vous avez failli à vos devoirs, une fois en votre vie, et vous allez payer votre dette. Eh bien, rachetez votre faute non seulement par votre supplice, mais par un grand service rendu à la science.

—Je le veux bien, mais quoi? Est-ce mon corps que vous voulez?

—Non. Le grand problème, vous le savez, est la connaissance de des lois de la mort. Vous avez une âme de savant: montrez-la, si c'est possible, jusqu'à une limite inconnue jusqu'ici. Quand vous marcherez au supplice, je serai là. Quand le couteau fatal tombera, je serai là encore, près du bourreau: je saurai vivement votre tête, et si vous avez encore une lueur de conscience et de volonté....

—Eh bien?

—Eh bien!... tournez les yeux de mon côté.

—Et la légende ajoute que la tête de La Pommeraye appréhendée par Velppeau aussitôt après le décollage de la guillotine, aurait tourné les yeux de son côté.

Légende, il est vrai: N'a-t-on pas dit aussi que la tête de Charlotte Corday, soufletée par le bourreau, aurait encore envoyé du sang sous la peau des joues; autrement dit que Charlotte Corday aurait rougi toutes sous cet ignoble affront?

Légende encore plus. Mais on a affirmé que, dans les paniers où s'entassaient les têtes après les guillotinaisons de la Révolution, on a trouvé des mordants les autres.

Cela est possible, disent les biologistes, et peut s'expliquer par un mouvement réflexe. Les Américains ont inventé l'électrocution comme un moyen plus prompt et plus propre à donner la mort. Ce raffinement ne paraissait pas bien utile, car si l'action de donner la mort est brutale en elle-même, elle n'a d'exécuse que par l'exemple nécessaire, et dès lors, il est inutile d'écarter l'exemple: l'honneur du spectacle en est toute la raison d'être.

Mais les Américains ne sont pas même sûrs d'être arrivés au résultat désiré par eux. Ils ont commencé sans trop savoir ce qu'ils faisaient, et leur première exécution de ce genre a donné les plus horribles des spectacles; le condamné, attaché au fauteuil qui est censé donner une mort confortable, a sursauté à la première décharge, a sursauté encore à la seconde et à la troisième, et comme on augmentait l'intensité du courant, le corps s'est mis à brûler intérieurement! Une fumée épaisse se dégageait du supplicié!

Ce n'était donc ni prompt, ni propre. On a découvert alors qu'une trop grande intensité du courant donnait moins sûrement la mort qu'une décharge plus faible, et on a rectifié le tir. N'a-t-on pas vu des hommes frappés par la foudre vivre encore longtemps. Les rapports de l'électricité avec la vie sont encore inconnus.

En Espagne, on use du garrot, qui est une pendaison assés et une guillotine sèche.

Le garrot ne pardonne pas, mais la patience pardonne quelquefois. Le fait est arrivé autrefois en Piedmont, et le supplicié, revenu à la vie et grogri, a pu raconter ses impressions. Elles étaient courtes: "Un grand coup, et puis plus rien!"

Damiens, condamné à différents supplices comme homicide, paricide et sacrilège, disait au bourreau qui lui versait du plomb fondu sur les jointures ouvertes et brisées: "Encore! Encore!"

Qu'est-ce que la souffrance, et qu'est-ce que la vie? Il y a une vingtaine d'années vivait à Barcelone un réfugié français qui raconta un jour son histoire au chancelier du consulat.

—Où, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai été fusillé deux fois, à Marseille, et je vis ici d'une pension que me fait un personnage que vous ne soupçonnez pas.

Fusillé deux fois, et encore vivant, cela ne se voit qu'à Marseille!

Le fait était pourtant à peu près vrai, et c'était M. de Guénou qui avait fait une pension à ce commandant marseillais.

La reconnaissance de l'ambassadeur était donc bien naturelle. Lors de la répression de la Commune de Marseille, cet homme, commandeur des plus virentes, fut rangé contre un mur de la gare, avec un certain nombre de ses camarades, et fusillé. Après le départ du peloton, le chef de gare vit qu'un des hommes fusillés vivait encore; il le fit transporter chez lui et le soigna. On le sut, et l'homme guéri fut appréhendé et de nouveau condamné à mort. Mais il ne fut pas exécuté de nouveau, et il put se réfugier en Espagne.

Quant à ses impressions d'homme fusillé, elles étaient également courtes. C'est toujours le grand coupet l'évanouissement. Le docteur n'apparaît qu'au réveil.

Enfin, en 1872, rue Vignon, à Paris, un jeune homme qui avait une affaire et avait refusé au dernier moment d'aller sur le terrain, s'enferma le soir chez lui pour se suicider.

Assis devant une table, avec une lampe, du papier, une plume et un revolver, il écrivit qu'il avait peur et qu'il allait se tuer pour prouver qu'il n'était pas un lâche:

"Je viens de me tirer une balle dans la poitrine. Je souffre beaucoup... Je viens de mettre une seconde balle... Je n'y vois presque plus... Oh! que je souffre!"

"Troisième..." La finissait le manuscrit. Et nous, ne savons toujours rien.

L'ÉLECTRICITÉ

La "Westminster Gazette" annonce qu'on a fait des essais sur une nouvelle lampe électrique inventée par M. Armstrong.

Qu'on appelle cette lampe à fourni, sans l'aide d'aucun fil, la lumière à une distance de 4 à 5 milles de la source d'électricité.

M. Armstrong, considérant la terre comme le grand réservoir d'électricité, s'en sert pour la transmission de l'énergie électrique en combinant ce courant de basse tension avec des décharges d'un haut potentiel. La batterie qu'il emploie n'est que de huit volts, et le courant est inférieure à un ampère.

On est arrivé, à l'aide de cette théorie, à diriger une torpille sans aucun fil électrique. L'expérience de la "torpille sans fil" a été faite avec succès samedi à Hagen, en présence des attachés militaires d'Amérique, d'Allemagne et d'Autriche.

ANECDOTE.

On demandait récemment à Coquelu une anecdote américaine en anglais sur ce rôle de Flambeau qu'il est allé jouer outre mer avant de s'y montrer aux Parisiens. Et l'excellent artiste:

—Les bons rôles, voyez vous, ont ceci de commun avec les nations heureuses: c'est qu'ils n'ont pas d'histoire!

—Cependant, cette physiologie de grognard, ce vieux de la vieille garde évaoué, en Angleterre surtout, certains souvenirs.

—Eh bien non, pas du tout. L'idée napoléonienne et est tellement populaire qu'on oublie qu'il s'agit d'anciens ennemis. Flambeau était applaudi à bas avec le même enthousiasme qu'ici. C'est un personnage éminent.

Et tout en parlant, le grand artiste s'implantait la forte moustache blanche et l'impériale martiale de vieux brave.

MME REJANE.

"Mme Réjane vient d'obtenir un succès énorme avec "Zaza" et "Madame Sans Gêne". Il était à prévoir qu'une artiste d'une aussi grande valeur, et qui s'est fait applaudir par tout le monde, trouverait, à Varsovie, beaucoup d'admireurs sachant apprécier son jeu plein d'art et d'intelligence. La salle comble témoignait de vifs applaudissements.

"Le baryton Battistini étudie en ce moment à Paris le rôle de Werther sous l'égide de M. Jules Massenet, qui a transposé la partition de ténor en baryton pour M. Battistini qui doit jouer "Werther" chez nous bientôt.

"Le Comédien polonais attire le public par la reprise de "Geldhab", d'Alexandre Fredro.

"Le comte Fredro, mort en 1876 et surnommé le Moïse polonais, doit intéresser les Français, comme lieutenant de Napoléon Ier, qu'il a suivi, étant tout jeune, dans toutes les campagnes de 1812-14. L'éminent auteur, décoré de la croix "virtuti militari" et de la Légion d'honneur, raconte dans ses mémoires, entre autres, comme il s'est chauffé avec Napoléon devant le feu de l'ennemi, pendant la campagne, voyant plusieurs fois la mort de près. Au retour de la Bérésina, Fredro fut fait prisonnier à Wilna, où il tomba malade de la fièvre typhoïde.

"Après sa guérison, il chargea son épée contre la piume avec laquelle il traçait déjà, dans sa douzième année, une comédie pleine d'esprit et de talent relativement à son jeune âge.—SOLLENSA CHWETOWA."

La réfection des nez

Redresser un nez affaibli de naissance, ou bien cassé par un coup de poing vigoureusement appliqué sur la figure, est une opération délicate et compliquée avec les procédés courants de la chirurgie. Il faut tout d'abord reconstruire un squelette nasal convenable; puis, ce squelette une fois établi avec une plaquette de tissu osseux taillée dans l'épaisseur de l'os frontal, il s'agit de le recouvrir de peau qu'on prend, suivant les circonstances, au front, à la joue ou à la lèvre du malade, quelquefois même à la peau de son bras. Et quand le nez a été rebâti avec tant de peine, il arrive souvent qu'il ne vent pas rester en place: l'os transplanti se résorbe, la peau s'amincit et s'atrophie, et le résultat définitif laisse grandement à désirer au point de vue plastique.

Mais d'après ce que nous apprend le docteur Borne dans le "Revue", aujourd'hui on a changé tout cela, et à la place de toutes ces opérations minutieuses, voici ce que l'on fait. Sous la peau du nez effondré qu'il s'agit de redresser, on injecte tout simplement, avec une seringue de Pravaz, deux ou trois centimètres cubes de vaseline paraffine préalablement liquéfiée par la chaleur. La masse injectée soulève et tend la peau du nez. Et comme la paraffine redevient solide à 37°, c'est à dire à la température du corps, on n'a qu'à la façonner pendant qu'elle se refroidit sous la peau et à donner au nez la forme qu'on désire.

Les nez qu'on fabrique de cette manière sont, paraît-il, vraiment parfaits.

NOTS POUR SIRE

—Où est le boulanger. —Ah! ça, quand s'imprimeriez-vous le prix du pain? —Pas tout de suite. La farine subit une baisse parce que le rendement du grain augmente. Or, si le rendement du grain augmente, la farine augmente aussi.

—C'est vrai. —Donc, si la farine augmente, je ne puis pas diminuer le prix du pain. —C'est juste.

On parle de l'indignation manifestée par les Américains en apprenant qu'un nègre avait été invité à la table du président Roosevelt. Et Moulinet, pour conclure: —Ce qui les blesse en somme, c'est cette idée d'un noir à la Maison Blanche. Osera-t-on prétendre encore que ses Yankees n'ont pas le sentiment des nuances?

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier UN PETIT VERRE A VIN EST UNE LARGE DOSE DE Santé, de Force et de Viguer.

Tous les Pharmaciens dans le Monde Entier.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE. "Florodora" est une des plus délicieuses comédies que nous ayons entendues jusqu'ici à la Nouvelle-Orléans. L'intrigue est charmante et la partition, une petite merveille. Aussi avec quel enthousiasme elle est accueillie par le public! C'est le plus grand succès de la saison au Tulane.

THEATRE CRESCENT. Voulez-vous passer une soirée joyeuse et rentrer chez vous, la nuit, le cœur et l'esprit satisfaits? Allez faire connaissance de la "Girl from Maxim's", vous en regretterez ni votre déplacement, ni votre argent.

GRAND OPERA HOUSE. La direction du Grand Opera House s'est mise en grand frais pour produire sur la scène le chef-d'œuvre de Goethe, et elle a complètement réussi. Il est vrai qu'elle y est puissamment aidée par les talents de Baldwin-Melville, qui compte parmi ses membres des artistes comme Miss Linthoum et M. Freeman et Salopis.

THEATRE AUDUBON. La troupe Aubrey fait merveille dans "Paul Kaurer". C'est un drame très émouvant dont la scène se passe au milieu de la grande et terrible révolution de 1789, sujet essentiellement français, comme il le voit. Aussi le succès est-il complet.

CARTES BLANCS. Nous avons reçu hier la carte de Mademoiselle Julia Brietti, forte chanteuse, falcon et soprano dramatique de la troupe d'Opéra, et celle de M. Alphonse Paz, ténor léger.

Nous avons également reçu la visite de Mme Jane Fodor, forte chanteuse. Nous remercions ces trois artistes distingués de leur courtois procédé.

LES SANS FAMILLE

LES SANS FAMILLE. Elle se sentait désorientée, abasourdie. C'était la première faute de sa vie, sa première erreur, sa première gaffe, mais aussi jamais elle n'avait été soumise à une telle épreuve.

Quatre cent mille francs! M. Turner ajouta: —Vous ne pouvez rien m'apprendre de ce sujet. Marie-Madeleine a été élevée à Saint-Rapert, un village situé auprès d'Angers, sur les bords du Loir. Les gens auxquels on l'avait confiés l'appelaient, le mari Vincent Bellou, la femme Nicole. Ils ont quitté Saint-Rapert pour aller habiter une petite ferme dans le voisinage d'une terre appartenant à madame la baronne d'Orville.

—Armel, balbutia la dame de Saint-Roch, mal remise de son étonnement. —Précisément. C'est écrit. Vous pouvez vérifier. Donc je ne vous trompe pas. Cette petite femme s'appelle Lucie Guegan... Il est probable que la baronne l'avait donné aux Bellou pour qu'ils consentissent à se charger de la malheureuse enfant qu'en effet ils faisaient passer pour leur fille et qu'ils ont lâchement jetée à la porte de leur maison, quand elle avait dix ans à peine....

De Bellou, le mari est mort; la femme, tombée dans l'inconduite et ruinée, a disparu.... On ne sait où elle s'est réfugiée.... Pouvez-vous nous le dire? L'excellente madame Odelet, pétrifiée par ces révélations, honteuse de sa déception, se contenta de secouer la tête.

Au même instant la porte s'ouvrit, enfoncée comme par un coup de vent, et un petit homme, un visage épanoui, s'avança vers M. Turner, en brandissant un télégramme et criant: —Victoire, mon ami, victoire! C'était Coquenard.

Il aperçut la dame vêtue de noir, qui se tenait droite, les lèvres rentrées l'une dans l'autre, le regard inquiet, et, s'inclinant poliment, il dit: —Pardonnez-moi, madame, mille excuses. Je croyais, mon ami, M. Turner, seul, et vraiment, j'ai une si bonne nouvelle à lui annoncer.... J'en ai même plusieurs.

Il s'arrêta: —Madame Odelet se leva. —Je vous laisse, monsieur, dit-elle à M. Turner. Je regrette vivement de m'être mêlée, dans un but de bienfaisance qui seul pouvait m'y engager, à une de ces affaires épineuses dont il faut toujours s'écartier avec soin. Je doute que vous puissiez avec vos seules ressources, si vastes qu'elles soient, et quelques découvertes que vous ayez déjà faites, arriver à une certitude absolue sans recourir aux personnes qui se sont occupées de cette jeune fille et qui ont pu connaître les intimes pensées de madame la baronne d'Orville. Elle ne les confiait pas aisément, je dois vous le dire. J'ai essayé de vous venir en aide. Je serai toujours disposée à le faire. Au revoir! M. Turner s'inclina, mais sans prononcer une parole.

Coquenard salua avec désinvolture: —Madame, j'ai bien l'honneur. Et dès qu'elle eut franchi la porte: —Une tête qui ne me revient pas?... Vieille vipère, va. Je dirais qu'elle vous a lancé la foudre du Parthe ou s'en allant, une vipère pouvait lancer une fêche. Il faudrait trouver autre chose et nous n'avons pas le temps. Lisez.

Il fit flouter son télégramme comme un drapreau. —Nicole Bellou est domestique dans une petite auberge, à l'écart des Chieus de Mer, près du Conquet, en face de l'île d'Ouessant, à l'extrémité du Finistère.

Et aussitôt il demanda: —Partons-nous? —Vous venez avec moi? —Avec plaisir! D'ailleurs, j'ai toujours besoin d'aout. Vous connaissez le proverbe? —Lequel? —Nous en avons plusieurs, la pièce à choisir, celui que vous voudrez, cher ami. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.... On en a encore: Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

—Nous avons un train? —A huit heures dix. Le temps de dîner et de gagner la gare. —Vous êtes prêt, Coquenard? —Toujours. —Et l'agence? —Je suis tranquille. Burnheim est là! Il ne se relâche que quand il peut compter sur moi.... En route.

Dix minutes plus tard, les deux amis descendaient le grand escalier de l'hôtel et, sous la véranda, en gagnant la monumental salle à manger, Coquenard passait son bras sous celui du révérend Turner et lui glissait amicalement dans l'oreille: —Nous avons des nouvelles de Tunis.

—Bonnes? —Elle ne nous apprend rien de ce que nous connaissons.... Saint-Rupert, les Bellou et rien de neuf.... C'est toujours une confirmation.... Je crois qu'on ne trouvera rien de plus de ce côté.... C'était sur un petit registre avec d'autres détails qui ne nous intéressent pas....

Il conclut: —Avez-vous que je suis une providence pour vous et que nous avons eu de la chance de nous rencontrer.

A huit heures dix, ils s'installaient dans un bon wagon et roulaient vers l'extrémité du Finistère, le bout du monde des vieux Celtes et des Romains du temps de César.

—Nous avons un train? —A huit heures dix. Le temps de dîner et de gagner la gare. —Vous êtes prêt, Coquenard? —Toujours. —Et l'agence? —Je suis tranquille. Burnheim est là! Il ne se relâche que quand il peut compter sur moi.... En route.

Dix minutes plus tard, les deux amis descendaient le grand escalier de l'hôtel et, sous la véranda, en gagnant la monumental salle à manger, Coquenard passait son bras sous celui du révérend Turner et lui glissait amicalement dans l'oreille: —Nous avons des nouvelles de Tunis.

—Bonnes? —Elle ne nous apprend rien de ce que nous connaissons.... Saint-Rupert, les Bellou et rien de neuf.... C'est toujours une confirmation.... Je crois qu'on ne trouvera rien de plus de ce côté.... C'était sur un petit registre avec d'autres détails qui ne nous intéressent pas....

Il conclut: —Avez-vous que je suis une providence pour vous et que nous avons eu de la chance de nous rencontrer.

A huit heures dix, ils s'installaient dans un bon wagon et roulaient vers l'extrémité du Finistère, le bout du monde des vieux Celtes et des Romains du temps de César.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O. No. 28 Commencé le 29 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT Par CHARLES MÉROUVEL.

BATARDS!

XXXII TENTATION.

C'est encore vrai.

—Elle s'appelle?... —Marie-Madeleine.

M. Turner ouvrit son carnet et mit sous les yeux de la dame de Saint-Roch cette mention: "La fille de mademoiselle de Rambert s'appelle Marie-Madeleine."

Madame Odelet devint livide. Allait-elle donc s'être trahie et déshonorée pour rien?

M. Turner continuait: —Je vous demandais de plus à qui elle avait été confiée.

Madame Odelet garda le silence. Elle se sentait désorientée, abasourdie.

C'était la première faute de sa vie, sa première erreur, sa première gaffe, mais aussi jamais elle n'avait été soumise à une telle épreuve.

Quatre cent mille francs! M. Turner ajouta: —Vous ne pouvez rien m'apprendre de ce sujet. Marie-Madeleine a été élevée à Saint-Rapert, un village situé auprès d'Angers, sur les bords du Loir. Les gens auxquels on l'avait confiés l'appelaient, le mari Vincent Bellou, la femme Nicole. Ils ont quitté Saint-Rapert pour aller habiter une petite ferme dans le voisinage d'une terre appartenant à madame la baronne d'Orville.

—Armel, balbutia la dame de Saint-Roch, mal remise de son étonnement. —Précisément. C'est écrit. Vous pouvez vérifier. Donc je

ne vous trompe pas. Cette petite femme s'appelle Lucie Guegan... Il est probable que la baronne l'avait donné aux Bellou pour qu'ils consentissent à se charger de la malheureuse enfant qu'en effet ils faisaient passer pour leur fille et qu'ils ont lâchement jetée à la porte de leur maison, quand elle avait dix ans à peine....

De Bellou, le mari est mort; la femme, tombée dans l'inconduite et ruinée, a disparu.... On ne sait où elle s'est réfugiée.... Pouvez-vous nous le dire? L'excellente madame Odelet, pétrifiée par ces révélations, honteuse de sa déception, se contenta de secouer la tête.

Au même instant la porte s'ouvrit, enfoncée comme par un coup de vent, et un petit homme, un visage épanoui, s'avança vers M. Turner, en brandissant un télégramme et criant: —Victoire, mon ami, victoire! C'était Coquenard.

Il aperçut la dame vêtue de noir, qui se tenait droite, les lèvres rentrées l'une dans l'autre, le regard inquiet, et, s'inclinant poliment, il dit: —Pardonnez-moi, madame, mille excuses. Je croyais, mon ami, M. Turner, seul, et vraiment, j'ai une si bonne nouvelle à lui annoncer.... J'en ai même plusieurs.

Il s'arrêta: —Madame Odelet se leva. —Je vous laisse, monsieur, dit-elle à M. Turner. Je regrette vivement de m'être mêlée, dans un but de bienfaisance qui seul pouvait m'y engager, à une de ces affaires épineuses dont il faut toujours s'écartier avec soin. Je doute que vous puissiez avec vos seules ressources, si vastes qu'elles soient, et quelques découvertes que vous ayez déjà faites, arriver à une certitude absolue sans recourir aux personnes qui se sont occupées de cette jeune fille et qui ont pu connaître les intimes pensées de madame la baronne d'Orville. Elle ne les confiait pas aisément, je dois vous le dire. J'ai essayé de vous venir en aide. Je serai toujours disposée à le faire. Au revoir! M. Turner s'inclina, mais sans prononcer une parole.

Coquenard salua avec désinvolture: —Madame, j'ai bien l'honneur. Et dès qu'elle eut franchi la porte: —Une tête qui ne me revient pas?... Vieille vipère, va. Je dirais qu'elle vous a lancé la foudre du Parthe ou s'en allant, une vipère pouvait lancer une fêche. Il faudrait trouver autre chose et nous n'avons pas le temps. Lisez.

Il fit flouter son télégramme comme un drapreau. —Nicole Bellou est domestique dans une petite auberge, à l'écart des Chieus de Mer, près du Conquet, en face de l'île d'Ouessant, à l'extrémité du Finistère.

Et aussitôt il demanda: —Partons-nous? —Vous venez avec moi? —Avec plaisir! D'ailleurs, j'ai toujours besoin d'aout. Vous connaissez le proverbe? —Lequel? —Nous en avons plusieurs, la pièce à choisir, celui que vous voudrez, cher ami. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.... On en a encore: Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

—Nous avons un train? —A huit heures dix. Le temps de dîner et de gagner la gare. —Vous êtes prêt, Coquenard? —Toujours. —Et l'agence? —Je suis tranquille. Burnheim est là! Il ne se relâche que quand il peut compter sur moi.... En route.

Dix minutes plus tard, les deux amis descendaient le grand escalier de l'hôtel et, sous la véranda, en gagnant la monumental salle à manger, Coquenard passait son bras sous celui du révérend Turner et lui glissait amicalement dans l'oreille: —Nous avons des nouvelles de Tunis.

—Bonnes? —Elle ne nous apprend rien de ce que nous connaissons.... Saint-Rupert, les Bellou et rien de neuf.... C'est toujours une confirmation.... Je crois qu'on ne trouvera rien de plus de ce côté.... C'était sur un petit registre avec d'autres détails qui ne nous intéressent pas....

Il conclut: —Avez-vous que je suis une providence pour vous et que nous avons eu de la chance de nous rencontrer.

A huit heures dix, ils s'installaient dans un bon wagon et roulaient vers l'extrémité du Finistère, le bout du monde des vieux Celtes et des Romains du temps de César.

—Nous avons un train? —A huit heures dix. Le temps de dîner et de gagner la gare. —Vous êtes prêt, Coquenard? —Toujours. —Et l'agence? —Je suis tranquille. Burnheim est là! Il ne se relâche que quand il peut compter sur moi.... En route.

Dix minutes plus tard, les deux amis descendaient le grand escalier de l'hôtel et, sous la véranda, en gagnant la monumental salle à manger, Coquenard passait son bras sous celui du révérend Turner et lui glissait amicalement dans l'oreille: —Nous avons des nouvelles de Tunis.

—Bonnes? —Elle ne nous apprend rien de ce que nous connaissons.... Saint-Rupert, les Bellou et rien de neuf.... C'est toujours une confirmation.... Je crois qu'on ne trouvera rien de plus de ce côté.... C'était sur un petit registre avec d'autres détails qui ne nous intéressent pas....

Il conclut: —Avez-vous que je suis une providence pour vous et que nous avons eu de la chance de nous rencontrer.

A huit heures dix, ils s'installaient dans un bon wagon et roulaient vers l'extrémité du Finistère, le bout du monde des vieux Celtes et des Romains du temps de César.

—Nous avons un train? —A huit heures dix. Le temps de dîner et de gagner la gare. —Vous êtes prêt, Coquenard? —Toujours. —Et l'agence? —Je suis tranquille. Burnheim est là! Il ne se relâche que quand il peut compter sur moi.... En route.

Dix minutes plus tard, les deux amis descendaient le grand escalier de l'hôtel et, sous la véranda, en gagnant la monumental salle à manger, Coquenard passait son bras sous celui du révérend Turner et lui glissait amicalement dans l'oreille: —Nous avons des nouvelles de Tunis.